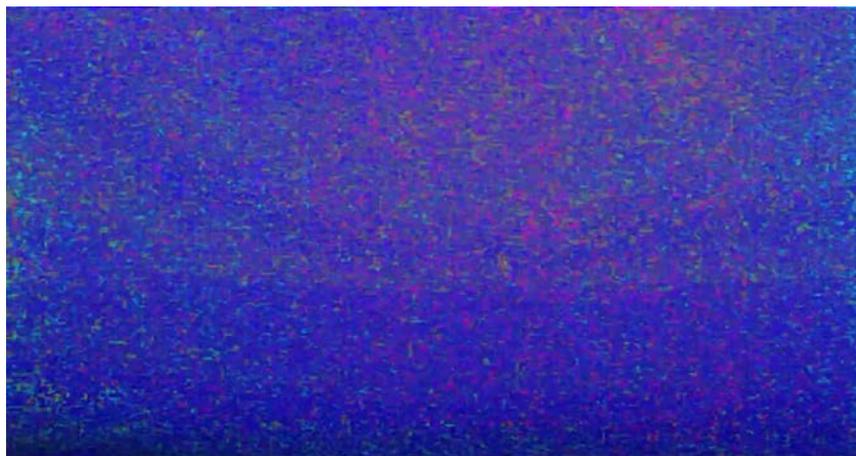




ENVOL

Solitaire





Revue réalisée dans le cadre des actions de remédiation de la licence Cinéma,
Université Paul Valéry Montpellier 3 | 2020

ÉDITO

JUIN JUILLET | page 5
UN POINT DANS LA FOULE | page 9
CHUVA (MADEIRA) | page 13
AFTER SCHOOL KNIFE FIGHT | page 17
HOTARU | page 21
CHAIR LIBERTÉ | page 25

Étant toutes les trois en études de cinéma, ce projet nous a mené à écrire sur les films, et à exprimer la poésie de nos ressentis vis-à-vis de ceux-ci.

Nous avons, après visionnage de plusieurs courts-métrages proposés par notre intervenante, réalisé qu'un thème reliait tous ces films : celui de la solitude. Ce thème nous a conduites à choisir le titre *Envol Solitaire*. L'envol étant la métaphore de l'indépendance que décident de prendre les personnages face à leur solitude.

À partir de cette réflexion, nous avons laissé nos émotions prendre le dessus sur notre rédaction, en essayant de la rendre la plus personnelle et sensible possible.

**Chislaine Maamouche,
Nina Grandjean
et Mélissa Lezcano**



JUIN JUILLET

Emma Séméria, 2017



Juin, Juillet.

Une fille et les autres

Agitation sonore et bulle intérieure
Microcosme aseptisé

Regard dans le vague et cœur plein

Rouge blanc et noir bleu

Intimité déroutante et sensible émouvant
Histoire murée et larme exposée

Amitié courte et profonde
Un combat traversé
et une liberté retrouvée.

En nous plongeant dans le milieu de la dépression au sein d'un hôpital psychiatrique, Emma Séméria a su apporter une touche de beauté dans cet environnement rude que peut être la maladie.

C'est en suivant la jeune Eva, patiente de l'hôpital, que j'en apprend plus sur la solitude que peut apporter ce syndrome, souvent incompris.

Dans ce court-métrage poignant de 18 minutes, les émotions et les sentiments d'Eva sont très présents. Je ressens alors tout ce qui la traverse, sa colère, sa joie, son stress, ou encore sa souffrance. Tous ces éléments me sont apportés avec finesse et clarté.

Le jeu de Bérangère McNeese est très intense et convaincant. Les gros plans me permettent de m'imprégner vraiment de ses sentiments, de ce qu'elle ressent. La parole apporte les mots justes pour transmettre les émotions incontrôlables d'Eva. Je perçois alors sa solitude, très touchante. Je sens qu'elle a cette envie, mais également cette incapacité d'aller mieux seule.



Juin Juillet, c'est avant tout une plongée dans l'esprit d'une jeune femme malade, avec cette voix-off qui nous présente ses pensées, mais c'est aussi une représentation très singulière, et en même temps très proche, de la réalité de l'être souffrant en quête d'attention et de guérison.



juin
début
émotions
peur
solitude / apaisement
juillet
fin
émotions
peur
fuite / solitude



UN POINT DANS LA FOULE

UN POINT DANS LA FOULE

Frédéric Bernard, 2017

Un point dans la foule est un film qui traite de la solitude dans notre société. Tout au long du film, je ne sais ni où je suis, ni à quelle époque je me situe. Sommes-nous dans une ère apocalyptique ?

On suit alors le personnage d'Ibrahim dans cette ville qui l'espionne. Il déambule seul dans ces rues désertiques en essayant de survivre. Il se cache et se faufile à travers le béton des rues, essaye de préserver sa curiosité artistique avec le piano, le chant et les livres qui lui sont chers, et prend soin d'un animal ce qui est, pour lui, la seule manière de donner de l'attention à un autre être vivant. Ibrahim est méfiant, sa peur et sa solitude ressortent ici. La caméra est là, proche de lui, ce qui nous permet de ressentir sans aucune parole certains sentiments qui le traversent.



Ces loisirs, devenus tâches quotidiennes, sont les seules choses qui le rattachent à un semblant d'humanité. Relation profonde avec la connaissance et la musique qu'il trouve dans cette bibliothèque encore vide, mais dont il part toujours en courant après avoir entendu du bruit. Ibrahim nous fredonne une mélodie puis se mettra à chanter par la suite une chanson dont les paroles font là encore ressortir son isolement. Une voix qui nous touche d'autant plus, un timbre profond et vibrant dont les sentiments sont transmis par là.

Une ville vide à première vue, mais pas totalement puisqu'on retrouve ces plans de caméra de surveillance, *big brother is watching you* !

Puis ce faon est-ce une métaphore, un ami, compagnon d'Ibrahim ? On peut y voir une ressemblance dans l'instinct ou plutôt dans cette méfiance, peur et solitude du personnage principal. Ils nous paraissent seuls dans ce monde qui les entoure.



Ibrahim est seul, très seul. Je ressens cette solitude qui pèse sur ses épaules. Jusqu'au jour où il découvre une autre réalité, jusqu'alors cachée derrière ce mur. Une réalité qui changera à jamais sa perception de la solitude.

La scène de fin où se produit cette rencontre est ici assez étonnante, mais pourtant elle se relie au premier plan de l'œuvre où le faon est présent à côté de ces bâtiments où des tags de têtes de lapin sont inscrits, un plan qui fait miroir à cette scène de rencontre.

Mais avant d'en arriver ici, Ibrahim entreprend une sorte de voyage, il part de l'endroit où il semble vivre ou plutôt survivre, grimpe ce mur et arpente cette forêt sur laquelle il s'arrête et semble se retrouver. On y voit un être plus proche que ce que lui apportaient les bâtiments et le bitume de la ville.

Cette rencontre est aussi la première qu'il fait, mais ici, on y découvre un groupe, tous recouverts d'un masque de lapin. Un clan qui n'a pas l'air tout à fait étranger à Ibrahim, dans le sens où il retrouve encore ici quelque chose. Pour moi, ce chant entonné est comme un appel, pour l'accepter, le reconnaître ou l'inviter à redevenir comme tout le monde. Se fondre dans cette communauté, casser cette solitude prenante, un « je ne veux plus être seul ».



noir
blanc
noir & blanc
ville vide,
fantôme,
dépeuplée,
désertique,
Inhabitée ?
muette,
silencieuse,
sombre
curieuse
post-apocalyptique ?
morte.

un homme
seul
en noir
dans l'ombre
qui erre dans les rues
qui joue du piano
qui chante
qui lit des livres
: sa routine
il court
il fuit ?
non.
il cherche
il trouve.



CHUVA (MADEIRA)

Jacques Perconte, 2012

Une compression qui en raconte peut-être plus long que ce qui était, à la base, l'acceptation de la perte de contrôle. On se laisse transporter vers un ailleurs, accompagné d'une musique choisie, mais qui, selon le regard, apporte un sentiment différent.

Ma première impression fut un sentiment de relaxation, cette image de bord de mer sous une averse, où l'on peut entrevoir les quelques passages de lumière qui traversent ces étendues de gris.



Un mélange sonore qui nous immerge et cette musique qui nous berce. Quand l'image commence à s'étaler petit à petit jusqu'à que nous ne voyons plus rien du paysage, comme si l'œuvre se décomposait lentement pour ne former qu'un mélange de peinture.

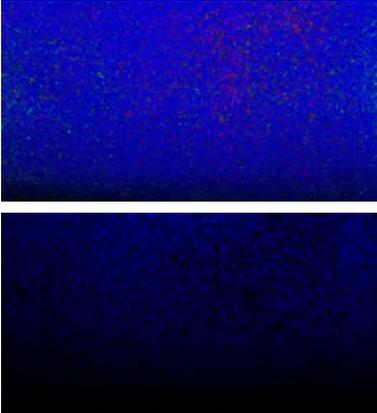
Le plan-séquence devient ici pixels puis peinture, une lente déstructuration de notre vision. Je perçois toujours les bruits et la musique, mais suis-je toujours dans cette relaxation ?

L'image en fin de compte me paraît peut-être plus chaotique à ce moment-là, quand ce bleu emplit l'espace et que ces pixels reviennent comme des électrons qui partent dans tous les sens. Ce bleu qui ne nous montre rien, mais qui nous laisse entendre, pourrait même nous porter jusqu'aux œuvres de monochrome, « il n'y a rien à voir » à part peut-être ce qui s'y reflète.

Il nous donne à voir par cette compression « l'absence et le retrait de ce qu'elle donne à voir, de ce qu'elle installe dans la présence ».

Jacques Perconte nous montre la beauté d'une averse sur la mer, et les couleurs et sons qui lui sont attribués. Les images sont émouvantes et mouvantes. Elles se défont tout au long du film pour m'apparaître comme une force de la nature. Une vaste étendue colorée et sonore qui me surplombe par sa puissance et m'écrase lorsque je réalise la place que celle-ci occupe par rapport à ma simple personne. Je ressens alors une certaine incompréhension face à ces images d'une extrême force. Elles me remettent à ma place et me prouvent la petitesse de l'être humain face à la nature qui l'entoure. Elles nous emportent ailleurs, le temps d'être pris par cette pluie qui nous submerge alors d'émotions.





CHUVA
couleurs
sombre
averse
nature
compression
petitesse
décomposition
couleurs
floues
puissante
force
CHUVA

Ce système de compression donne une certaine vie à l'image. Il lui donne aussi un sens, une interprétation propre à chacun. Pour ma part, j'ai trouvé ça apaisant au début, mais ce sentiment s'est vite transformé en un effet troublant, dérangeant, voire même bouleversant. C'est sûrement dû à ce que j'y vois. Ça commence avec un paysage de la mer, et la

pluie, bercé par une musique, ce qui est plutôt relaxant. Mais par la suite, j'y vois une décomposition, jusqu'à la disparition totale de ce paysage. La compression donne donc vie à l'image, pour ensuite la décomposer et la faire disparaître. J'interprète ça comme une représentation d'un cycle de vie naturel. La simplicité de ce paysage nous hypnotise et nous transporte vers un univers où la nature l'emporte.



AFTER SCHOOL KNIFE FIGHT

Caroline Poggi et Jonathan Vinel, 2016

Une histoire simple et pourtant commune. Une séparation entre amis que tout le monde a déjà vécue à sa façon dans sa vie. Un décor naturel qui les isole d'autant plus, les éloignant de tout. Une passion partagée et une amitié forte, entrelacées d'un amour inavoué. La fin du lycée, la séparation du groupe, la peur de se perdre de vue, le questionnement sur l'avenir... Cette peur qui revient dans le film concernant l'amour que Roca éprouve pour Laëtitia mais qu'il n'arrive pas à lui exprimer. Cette peur également lorsque Naël ne veut pas penser à l'an prochain, à cet avenir si effrayant, qui est pourtant si proche. Ces peurs du

rejet, du futur et de la solitude, elles semblent cependant être leur lien. Ce lien qui les retient, le temps d'un bref instant, où le futur n'a pas sa place. Ces peurs du rejet, du futur et de la solitude, elles semblent cependant être leur lien. Ce lien qui les retient, le temps d'un bref instant, où le futur n'a pas sa place.

La musique est leur passion commune, ce qui les lie tous, avec ces peurs ultra-présentes. C'est leur seul moyen de s'extraire de cette solitude pesante qu'ils vont devoir affronter plus tard. C'est aussi grâce à celle-ci qu'ils réussissent à s'échapper de cette idée que la société leur impose. C'est cette envie de se raccrocher à une simplicité, une innocence.





L'image est ici à la fois proche des personnages tout en les gardant dans leurs bulles avec ce plan au drone qui là encore nous immerge dans cet espace reculé. Le film les coupe du monde tranchant et les réunit là, bercés par leur musique. Immortalisation d'un instant qui lie une promesse. Un mélange de couleurs abruptes de cette nature automnale voire presque hivernale et ce choix de « costumes » qui les dénotent de cet environnement. On les isole dans cette nature, ils sont comme seuls au monde pour leur dernière répétition.

Ils ne veulent pas se dire au revoir, se séparer. Ils sont distancés, voire pudiques. Le froid est présent et se ressent à travers leurs discussions, le jeu des acteurs, la température ambiante. Ils sont ensemble, mais seuls.

Ce qui rend ce court-métrage émouvant, c'est l'importance des non-dits. Ils refoulent leurs émotions. Ils ne montrent rien, ne parlent pas, tout en disant beaucoup de choses. On se retrouve dans l'intimité de ce jeune groupe de musique et on vit avec eux leur dernière répétition qui ne sera bientôt plus qu'un simple souvenir.

After School Knife Fight raconte l'histoire d'un adieu, d'une séparation mais aussi d'un souvenir qui restera, tout comme la pellicule utilisée pour le film, elle aussi restera, comme seule trace du souvenir de ce moment d'émotion vécu.



After
futur
School
présent
Knife
passé
Fight
solitude





- **HOTARU** -
William Laboury, 2014



Martha est si loin de nous, mais si près. En fait, nous sommes dans sa tête.
Nous sommes dans ses souvenirs. Nous sommes là. Avec elle. Hors du temps.

Dans le futur, dans le passé, dans le présent. Simultanément.

Elle a une mission. Elle se souvient de tout. Elle représente le monde,
la mémoire du monde.

Un souvenir revient plusieurs fois. Celui d'un jeune homme. Hotaru.



C'est dans la tête de Martha que je me trouve avec *Hotaru*. Martha jeune femme pleine d'ambition décide de céder sa personne à une expérience digne de science-fiction. Elle donne son corps à la science avant même d'avoir pu profiter pleinement de sa jeunesse.

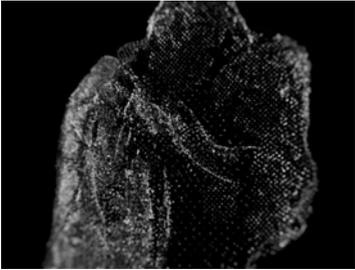
Hotaru raconte alors les souvenirs, la mémoire, l'esprit, le rêve. La solitude aussi. Celle de l'esprit de Martha, qui ne vieillit pas, et qui perdure, seul, dans l'espoir de se souvenir de tout. On s'endort alors pour garder en nous les plus petits et précieux souvenirs du monde. Martha, elle, se souvient d'un jeune homme, d'un amour, qu'elle ne veut absolument pas oublier.

L'espace, la stratosphère, l'ellipse de 30 ans, sa pathologie « hypermnésie », ces images d'archives, sa mission de

mémoire, *Hotaru*, se souvenir et ne pas l'oublier. Ou encore cette forme de mort dans laquelle elle est plongée, et ce Bernard qui est le seul à vraiment lui parler. Mais est-il réel ?

Tous ces détails, très rapidement enchaînés par cette avalanche de plans qui se succèdent, nous plongent dans une solitude, sa solitude, ce néant, cet être qui est un petit point entouré de rien, qui n'est nulle part et partout à la fois.

Sa voix-off nous accompagne tout au long du film sur des images qui se dégradent, peut être comme l'esprit de Martha se dégrade, lui aussi, au cours de ces trente années. Je me sens directement liée à elle, je ressens sa solitude, sa peur. Celle d'oublier, de ne plus se rappeler. Son refus aussi de collaborer lorsqu'elle sent que tout disparaît.



On découvre au fur et à mesure une Martha plus humaine, éprouvant des peurs, et des envies de revoir ce garçon Hotaru et de s'en souvenir. De croire qu'elle a, en fin de compte, réellement vécu avant cette éternelle errance dans laquelle elle est enfermée, que ce ne soit pas juste un rêve fait de ses souvenirs.

La fin est à la fois belle et tragique, on pense avoir enfin la voix d'Hotaru, mais la réalité et le temps rattrape encore une fois Martha, Hotaru n'est plus de ce monde.

Elle fait donc face à la voix de son petit-fils, une sorte de malédiction d'éternité qui l'enferme dans l'infinité de l'espace. Mais une chose est sûre, c'est que Hotaru a existé.

Souvenir
HOTARU
immortel
Souvenir
HOTARU
essentiel
Souvenir
HOTARU
destructif
Souvenir
HOTARU
Intime





CHAIR LIBERTE



CHAIR LIBERTÉ

Déborah Biton, 2017

Humain ? Animal ? Me fier à ce que je vois ? À ce que l'on me dit de faire ? Qu'est-ce qui est vrai ? Juste ?

Ces questions sont celles qui me sont parvenues après avoir vu ce court-métrage dont la beauté des images et le jeu des acteurs nous touchent et nous perturbent à la fois.

On se retrouve au plus proche de ces personnages dont le costume, cette seconde peau impersonnelle, voulant les uniformiser, fait ressortir au contraire toute leur singularité.

Notre protagoniste fait partie donc de ces dites « bêtes » dormant dans un box, dans la paille, empilées les uns sur les autres et se nourrissant dans une mangeoire. Élevées dans une ferme en pleine nature, mais dont les limites sont fixées par cette ligne électrique.





Les doutes et questions fusent sur son visage bien qu'elle ne parvienne pas à s'exprimer, nous entendons quelques mots « Je suis Nora ». Le trouble se fait alors, pourquoi ?

On cogite un moment puis le mot humanité se fait plus présent, et revient nous marteler l'esprit. Une rencontre apparaît, on y voit de la tendresse, de l'amitié bercées par la musique. Une amitié qui pourtant se veut interdite, presque monstrueuse aux yeux des autres...

Humanité ? Humanité,
Humanité.

Tout est là, devant nous, nous prouvant cette humanité, et pourtant aucune réaction de la part de ces « éleveurs », on y voit juste du rejet, de la dureté et un soupçon de vice caché. Un autre point de ce court-métrage qui là encore nous bouleverse.

Une cause animale et féministe sont les grands mots de cette œuvre troublante et pleine de vérité pas assez prononcée.

Si on remplaçait les animaux par des humains, les traiterions-nous de la même manière ?





Chair Liberté est avant tout une fiction militante antispéciste. Le film qu'a choisi de faire Déborah Biton est porté par une réelle volonté cinématographique : la défense de la cause animale.

Pour arriver à ses fins, la jeune réalisatrice s'est battue corps et âme pour mener à bout ce projet qui lui tenait tant à cœur. Le cinéma, pour elle, « peut être une arme » les films sont un combat pour une cause, dit-elle dans une interview accordée à *Vegactu*.

L'histoire est alors un véritable retournement de situation. Ici, on déshumanise complètement l'être humain. Déborah Biton décide de nous placer à la place

des animaux, en nous faisant vivre tout ce que nous leur faisons vivre.

On suit Nora, considérée ici comme un animal. Elle est cependant consciente de sa situation et essaye de se sortir de cette solitude avec l'aide de Dalma, employée de la ferme où elle est exploitée. C'est en donnant à Nora la possibilité de retrouver un peu d'humanité que Dalma causera sa perte.

Chair Liberté est un film poignant et très engagé qui me permet un questionnement profond sur notre façon de vivre : « pourquoi eux et pourquoi pas nous ? »





*« Il suffit de garder les yeux ouverts :
tout se charge de signification. »*

MICHELANGELO ANTONIONI

